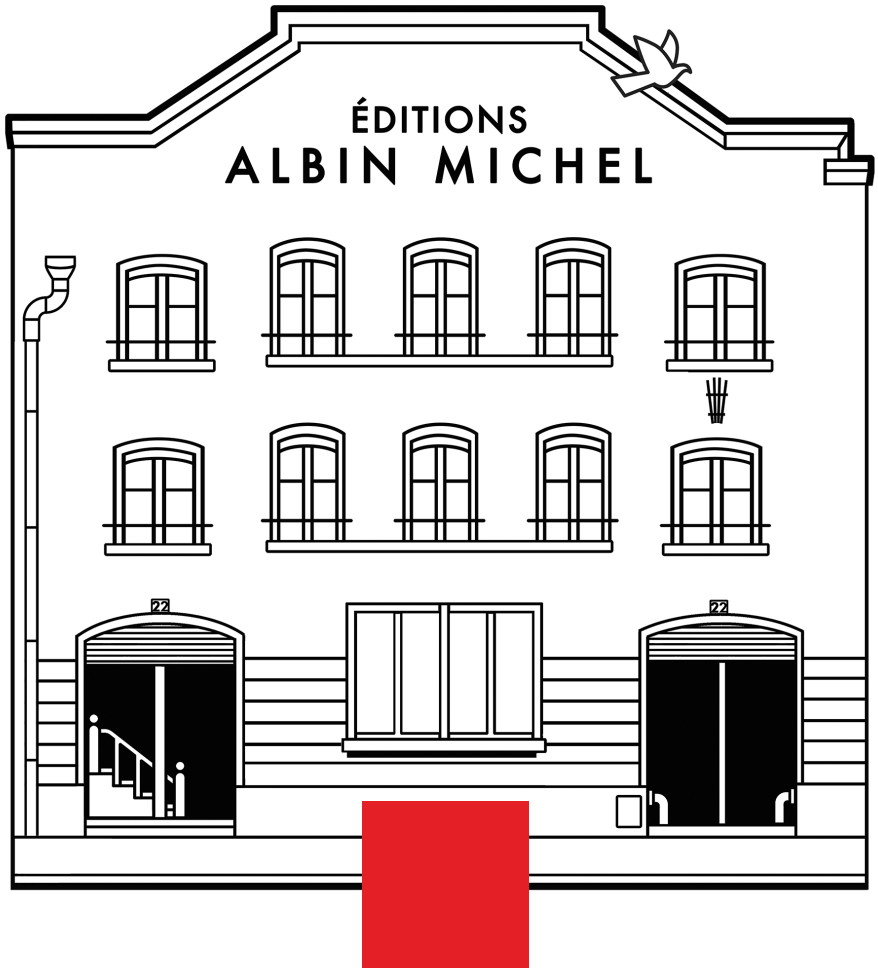
Rentrée littéraire

2025



SOMMAIRE

ROMANS FRANÇAIS

Léa Simone Allegria ▪ Douce menace 4

Anne Berest ▪ Finistère 6

Franck Bouysse ▪ Entre toutes 8

Nathan Devers ▪ Surchauffe 10

Fatou Diome ▪ Aucune nuit ne sera noire 12

Ghislaine Dunant ▪ Un amour infini 14

François Gagey ▪ Combustions 16

Amélie Nothomb ▪ Tant mieux 18

ROMANS ÉTRANGERS

Alan Hollinghurst ▪ Nos soirées 20

Tommy Orange ▪ Les étoiles errantes 22

Jess Row ▪ Un monde nouveau 24

Irene Vallejo ▪ Carthage 26

ESSAIS LITTÉRAIRES

François Mauriac ▪ "Je te dis toute ma tendresse"
Correspondance (1926-1970) avec Claude Mauriac 28

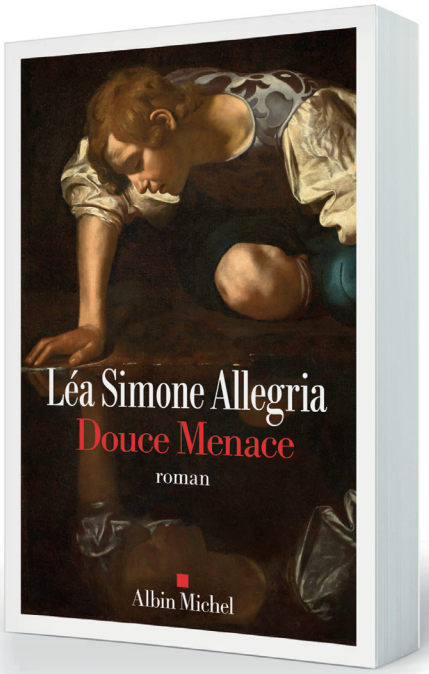
Stefan Zweig ▪ "Je ne me suis jamais senti un étranger en France"
Lettres à mes amis français 30

Programme donné à titre prévisionnel.

© Pascal Ito.

Léa Simone Allegria

Douce menace



Fascinés par un tableau déniché à Rome, deux amants se heurtent à l'authenticité de son origine et à celle de leurs sentiments. Comment démêler le vrai du faux ? Sur les traces du Caravage, dans le décor de la ville éternelle, Léa Simone Allegria convoque l'histoire de l'art pour raconter le mystère de la création et de la falsification, au fil d'une captivante enquête romanesque.

PARUTION **20 AOÛT 2025**
256 PAGES
21,90 €

Artiste, galeriste et romancière, **Léa Simone Allegria** fait de l'art et de la littérature ses terrains de jeu. Après *Loin du corps* (Seuil, 2017) et *Le Grand Art* (Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2022), *Douce menace* est son troisième roman.

L'escapade de Nino et Alba à Rome prend un tour inattendu lorsqu'ils découvrent un tableau qui devient rapidement pour eux un objet de fascination et de mystère.
Quatre siècles plus tôt, dans la même ville, Michele Merisi, dit Caravage, affronte ses propres démons, accablé par la misère et la maladie, et achève son premier autoportrait.
Entre les fastes et les rivalités des ateliers de la Renaissance et l'effervescence d'une Rome contemporaine aux airs de comédie italienne, un fil invisible semble relier ces destins à travers le temps.
Dans ce roman envoûtant, Léa Simone Allegria entraîne le lecteur au cœur d'une quête où chaque détour de la Ville éternelle éclaire les tourments des amants, les rapprochant d'une dangereuse vérité.

« C’est un portrait. Le visage bouffi d’un jeune homme, vieux, sans cadre, craquelé de partout. Terne et morne. Une canine effrayante reluit dans le gris de sa bouche. Les couleurs sont passées, jaunissantes.

– Alors ? sourit-elle.

Inquiétant. Lubrique. Blafard, malgré les spots exceptionnels qu’ils ont installés dans ce dressing. Il a la couleur d’un hématome de quatre ou cinq jours, quand le sang se dilate et laisse sur la peau une tache tirant sur le vert. Qu’est-ce qui lui a pris ? Alba a le don de dénicher des trésors, c’est son métier. Depuis qu’elle a écrit un roman sur les arcanes du marché de l’art, elle jouit d’une certaine autorité dans les allées du marché Paul-Bert à Saint-Ouen, où du vendredi au lundi, elle se livre à de petits commerces : elle achète des œuvres, leur invente un passé glorieux, puis elle les revend. Gravitent autour d’elle tout un tas de spécialistes et de savants inconnus qui l’invitent parfois le soir à boire un verre, quand Nino fume sur son balcon au-dessus du boulevard. Mais là… Là… Quel effrayant petit bonhomme. Quel abominable tableautin. Une espèce de faune, un homme bouc, songe Nino en s’appuyant contre les jambes d’Alba. Il la regarde, tout heureuse de sa surprise, nue devant ce monsieur qui a fait irruption au milieu de leur étreinte, puis il contemple à nouveau l’homme au teint cireux, une masse de cheveux emmêlée de lierre pourrissant est-ce un satyre… ? Un fou ?

– Mais enfin, c’est Bacchus.

Bacchus, ah oui, Bacchus. Tout à fait. Il est vaguement déguisé à l’antique avec un drap par-dessus l’épaule, et il a du pampre au front... C’est ça… Bacchus. Dionysos. Celui dont le feu dévore les sacrifices. Le dieu de l’ivresse et des débordements, le dieu des libations et de l’excès d’amour, le dieu malsain. Le dieu du sexe.

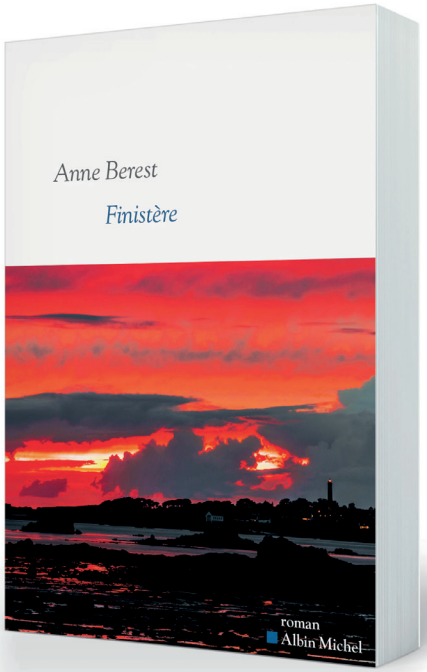
– Et d’où vient-il, ce Bacchus ?

Ce cher petit Bacchus à demi mort ? »

« Mon grand-père Eugène Bérest est mort en 1994. Cet été-là, l'été de mes quinze ans, j'avais déniché les vieux pattes-d'éléphant de ma mère, au fond de ses tiroirs. Je ne m'habillais qu'avec des fripes, achetées dans les vide-greniers, à la « Fête des vendanges » de Bagneux – des vêtements anciens que je revêtais comme des oripeaux, qui me semblaient être imprégnés de la mémoire de ceux qui les avaient portés, dans des époques plus lourdes, plus vraies. J'avais ce goût du passé et cette impression d'être née trop tard, dans une époque qui n'était pas la mienne. Il me semblait que tout ce qui comptait, tout ce qui valait la peine d'être vécu, avait déjà eu lieu, avant, sans moi. J'avais la nostalgie d'êtres que je n'avais pas connus, dont je cherchais l'amitié dans les livres. C'était l'époque où voir des films me rendait triste, car en sortant du cinéma, quand je retrouvais ma vie, je la trouvais fade, et sans intérêt.

Dans les jours qui suivirent la mort d'Eugène, ma grand-mère Odile confia des carnets à ma mère, à sa belle-fille, Lélia. Quatre carnets d'écolier, de la marque *Oxford*, dans lesquels mon grand-père avait écrit quelques-uns de ses souvenirs, avant de mourir. Ma grand-mère songea sans doute que, mon père étant très distrait, ces carnets seraient entre de bonnes mains avec Lélia. Elle en comprendrait la valeur et saurait, le moment venu, en faire bon usage. Je ne sais pas pourquoi, lorsque je vis ces carnets, j'eus une forme de mémoire de l'avenir, comme il arrive parfois dans l'enfance et l'adolescence. Je savais qu'ils se retrouveraient un jour en ma possession.

C'est ce qui arriva, trente ans plus tard. Je venais de publier un roman qui retraçait l'histoire de ma famille maternelle, les Rabinovitch, juifs de Russie et de Pologne. L'histoire vraie d'une carte postale anonyme, envoyée à ma mère, Lélia, qui était l'un des principaux personnages de ce livre.
C'est elle qui, matrice inépuisable, toujours la clope au bec évidemment, me ressortit d'un tiroir les quatre cahiers *Oxford* aux motifs écossais de mon grand-père. Je les reconnus immédiatement.
– Tu sais, je crois que ton père serait content que tu y jettes un coup d'œil, dit Lélia en allumant une cigarette.
Mon père n'étant pas un homme bavard, c'était souvent ma mère qui faisait l'interprète, auprès de nous, ses filles. Vivre auprès d'un silencieux est une chose singulière. Chaque geste est un message, chaque regard un fragment de récit. Le silence, loin d'être un vide, se remplit de choses dites, où rien ne se livre entièrement – et tout est à la fois clair, limpide, et équivoque. Côtoyer un taiseux, c'est connaître une langue, celle du frémissement imperceptible de la transmission des pensées. Une étrange communion, d'une beauté austère et discrète, qui ne repose jamais sur des choses certaines. Telle était l'étoffe de nos conversations avec mon père. »



Anne Berest
Finistère

Tandis qu'Anne Berest fait la promotion de son roman, *La Carte postale*, sur ses origines juives, elle est amenée à se plonger dans l'histoire de sa famille paternelle bretonne. De quoi hérite-t-on ? De quoi se libère-t-on ?

© Pascal Ito.

PARUTION **20 AOÛT 2025**
ENV. 480 PAGES
ENV. 23,90 €

Anne Berest poursuit son exploration des « transmissions invisibles » au sein de son arbre généalogique.
Finistère est une saga familiale où l'on suit les relations entre parents et enfants sur quatre générations. Les répétitions, les trajectoires de vie, les bifurcations. Mais aussi les histoires d'amour, les espoirs, les combats.
Ici la branche bretonne, finistérienne, remonte pour elle à son arrière-grand-père, Eugène Bérest. La petite et la grande Histoire ne cessent de s'entremêler, depuis la création des premières coopératives paysannes jusqu'à mai 68, en passant par l'occupation allemande dans un village du Léon et la reconstruction de la ville de Brest. C'est aussi une histoire politique du Finistère au XX^e^ siècle.
Certains personnages de ses romans précédents refont surface, à commencer par Lélia, la mère de l'auteure. Une nouvelle figure fait son apparition : celle du père, Pierre, un chercheur scientifique, à la fois mystérieux et silencieux.

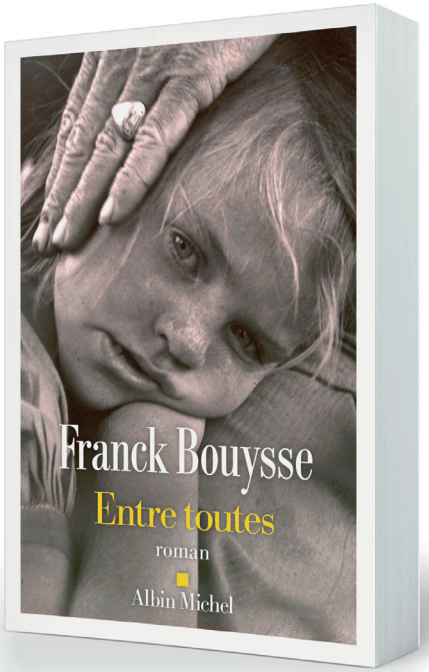
Romancière, scénariste, **Anne Berest** est l'auteure, entre autres, de *La Fille de son père*, *Sagan 1954*, et *Gabriële*, coécrit avec sa sœur, Claire. Son dernier roman, *La Carte postale*, a été traduit dans plus de 20 langues (best-seller en Allemagne, best-seller des librairies indépendantes aux USA) et a remporté de nombreux prix littéraires dont le Grand Prix des lectrices de *ELLE*, le prix Renaudot des lycéens, des Étudiants de Sciences-Po, le prix Choix Goncourt américain et le prestigieux Dayton Literary Peace Prize.

© Pascal Ito.

Franck Bouysse

Entre toutes

« Nous sommes ce que d'autres ont été » : Franck Bouysse remonte le fil d'une existence qui a forgé sa propre mémoire, évoquant avec une tendresse à la fois pudique et poignante la figure de Marie, femme entre toutes les femmes. Une histoire bouleversante de cœurs simples et de vies minuscules.



PARUTION **20 AOÛT 2025**
288 PAGES
21,90 €

Franck Bouysse est né à Brive-la-Gaillarde en 1965. Il est l'auteur d'une quinzaine de romans dont *Grossir le ciel*, couronné par de nombreux prix (prix SNCF du polar 2017, prix *Sud-Ouest* du polar 2016…), *Né d'aucune femme* (Prix des libraires 2019, prix Babelio 2019, Grand Prix des lectrices *ELLE* 2019…) et, aux Éditions Albin Michel, *Buveurs de vent* (2020, prix Giono) et *L'Homme peuplé* (2022).

C'est une histoire de femmes. Des aïeules de Franck Bouysse. Ces femmes simples, aux « vies minuscules », aux destins bouleversants. Aux maris trop vite disparus dans les tourbillons de l'Histoire ou dans les aléas de la fatalité, qui doivent reprendre le flambeau pour faire vivre l'exploitation agricole, pour faire vivre leurs enfants.
Marie est née en 1912 dans une ferme de Corrèze. Elle n'en partira jamais.
Franck Bouysse embrasse la mémoire de cette femme qui a traversé le XX^e^ siècle, se faisant l'interprète des mots qu'elle ne prononça pas, pour raconter un parcours de labeur, d'amour et de dignité. C'est beau et déchirant, c'est plein d'allégresse et de tragique, c'est la vie comme elle va.
Franck Bouysse livre avec une pudeur saisissante cette épopée familiale et prouve qu'il est aussi talentueux dans le récit de l'intime que dans la fresque romanesque.

« Nous sommes la multitude de noms gravés sur les pierres tombales, faits de la même matière que celles et ceux qui ont foulé la terre avant nous. Nous sommes fait des mêmes élans, des mêmes immobilités, des mêmes rires, des mêmes chagrins, des mêmes pesanteurs, des mêmes états de grâce, des mêmes unions, des mêmes arrachements, des mêmes éclaircies, des mêmes brumes, des mêmes doutes, des mêmes espoirs. Nous sommes ce que d'autres ont été, agissants, ou non, ceux qui nous ont conçu, dans la vallée du grand Rift, dans les profondeurs des grottes, avant le feu, avant les mots. Nous tournons en rond. Nous répétons les gestes et seule notre voix nous donne l'illusion d'être singulier. Nous n'avons rien appris, nous n'apprendrons jamais rien. C'est ainsi. Les ombres nous devancent et nous n'y pouvons rien.

Marie redoutait de devenir un poids. Quand ils sentent la fin proche, les animaux se cachent et meurent en silence, ils n'embêtent personne avec les tracasseries de la maladie, de la vieillesse, m'avait-elle confié un jour, sûrement à dessein. Elle ne souhaitait rien d'autre qu'en finir discrètement, ainsi qu'elle avait vécu.

La veille au soir, je lui avais apporté des enregistrements de romans du terroir, qu'elle écoutait sur son petit magnétophone à cassettes, car elle n'y voyait plus à son aise pour lire, c'était son expression. Après s'être nourrie de classiques dans sa jeunesse, elle aimait désormais que des auteurs de la région l'aident à visiter sa mémoire indigène. Je la trouvai alitée, comme souvent depuis plusieurs semaines. Elle m'accueillit avec un grand sourire, ce sourire que je lui ai toujours connu, offert à tous, sans distinction, au familier comme au visiteur. Elle ne ménageait pas l'effort qu'il devait bien lui en coûter parfois. On l'avait éduquée ainsi, à ne pas dévoiler l'envers du décor. Rester digne en toutes circonstances. Il dut pourtant lui arriver de pleurer en cachette, seule dans son lit, au plus profond de la forêt, dans l'étable, sur les brins de foin qu'elle jetait dans les mangeoires, je n'en sais rien. J'imagine. Qu'importait l'endroit, pourvu que nul ne la regarde.

Deux jours plus tard, elle quittait ce monde, qui avait tant changé depuis 1912, date de sa naissance, un monde auquel elle ne comprenait plus grand-chose. Elle avait vécu de loin les grandes révolutions technologiques, politiques et idéologiques. Elle aurait aimé faire de même avec les guerres. Elle s'en alla donc, avant l'avènement du numérique, avant que l'homme ne cède la place à son image. C'était il y a plus de vingt ans, en plein hiver.

Marie n'aimait pas l'hiver. Elle craignait pourtant davantage la chaleur que le froid. L'hiver, c'était la saison du repos de la nature et par extension des humains. Une saison durant laquelle ils se sentent coupables de moins travailler, le sentiment de commettre un crime envers ceux de leur condition, les vivants et les morts. On est bien obligé de suivre le ralentissement du mouvement, par la force des choses. Et puis, en hiver, tout comme les végétaux et les animaux, on perd l'appétit de la lumière. On en vient à dresser des bilans. On constate que le mauvais se tient au premier plan, que le bon reste timidement à l'arrière. On n'a pas d'effort à faire pour que le mauvais attrape notre esprit, le bon, ça demande de la concentration. L'oubli guette le bon, le mauvais, jamais. »

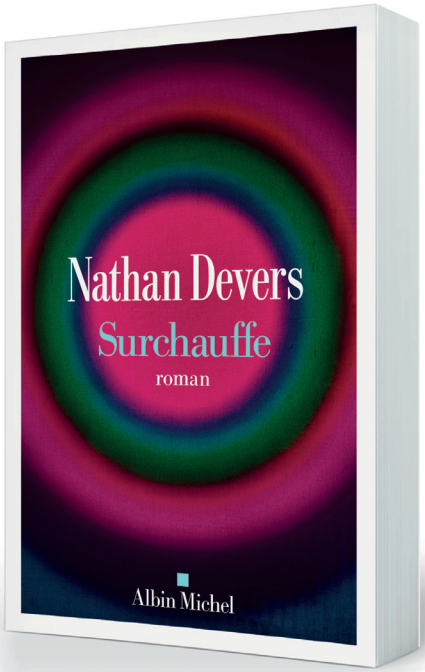
« Un beau jour, le Soleil s'éteindra. Toutes les étoiles sont vouées à mourir et je ne vois pas pourquoi la nôtre dérogerait à la règle. Actuellement au milieu de sa vie, elle se dirige lentement vers son inflexible déclin. Quand l'hydrogène viendra à lui manquer et qu'elle ne pourra plus le fusionner en hélium, son noyau commencera à se contracter. En l'absence d'énergie, sa surface enflera, aveuglante à faire sécher les mers. Tumescente, bouffie, elle se dilatera comme un ballon piégé. Embrassant son système dans un baiser de feu, elle avalera Mercure, Vénus, peut-être même la Terre. Notre planète, en tout cas, sera inhabitable depuis longtemps lorsque le Soleil rendra son dernier souffle pour rejoindre la nébuleuse d'où il était sorti, naine blanche, pur chaos de matière.

J'ai résumé en sept phrases une tragédie étalée sur des milliards d'années, mais il fallait bien l'accélérer un peu pour voir en face le miroir qu'elle nous tend. Contempler le Soleil comme on observe un malade dans son lit d'hôpital, un vieux chien efflanqué, une fleur dans un vase, le défilé des modes vestimentaires, des civilisations, des croyances, hélas des amours : en songeant que la vanité est le seul mot qui puisse dire le monde sans aussitôt tricher.

On peut se rassurer en supposant que l'Humanité, elle qui fut si géniale dans ses aspirations, qui transforma chaque crise en progrès, qui créa les mathématiques et la légion d'honneur, qui inventa l'avion et la pizza hawaïenne – on peut imaginer que cette Humanité trouvera la solution. Depuis son apparition, elle n'aura cessé de dompter la nature. Alors, comment un vulgaire trou noir pourra-t-il lui faire peur ? Qui sait, peut-être finira-t-elle par migrer vers une exoplanète.

On peut parier à l'inverse qu'avec la Surchauffe absolue de son évolution, notre postérité n'aura semé que son apocalypse. De la tour de Babel aux hôtels du groupe Arcadie, de la tentation d'Ève à mes propres méfaits, elle aura inutilement rêvé de repousser les limites. D'ailleurs, à force de tout incorporer à sa quête insatiable, elle aura largement précédé la vieillesse de son astre. En explosant, ce dernier n'aura plus rien à détruire, sinon un espace-temps déjà désaffecté. Acculés au cœur d'une nature transformée en son propre cimetière, nos lointains descendants erreront dans les villes, de plus en plus perdus, de plus en plus semblables à nos premiers ancêtres. Peu à peu, ils se résoudront à l'idée que tout disparaîtra. Ce sera le retour aux bacchanales antiques, ces fêtes où les mortels, avant de croire en l'aventure humaine, se dépravaient pour oublier que la vie était un voyage insoutenable menant d'une déchirure à l'autre : des cris à la charogne, du désir au trop-plein, du spleen au burn-out – autre nom de cette Surchauffe que je ressens au plus profond de mon être –, dans une oscillation perpétuelle entre l'ennui et la saturation.

À l'épilogue donc, nos yeux se dessilleront devant la vérité : depuis les origines, tandis que nous l'admirions comme des illuminés, le Soleil s'immolait. C'était notre brasier. Et nous, nous étions sa poussière.
Alors, dans ce tohu-bohu, qui se souviendra encore des Sentinelles ?
Et qui me reprochera de les avoir tués ? »



Nathan Devers

Surchauffe

Une île vierge, ultime refuge d'un monde au bord de l'asphyxie ou nouveau territoire à exploiter ? Nathan Devers poursuit avec un talent visionnaire son exploration romanesque du malaise de notre modernité.

PARUTION **20 AOÛT 2025**
336 PAGES
21,90 €

© Pascal Ito.

Depuis qu'elle a gravi les échelons d'un puissant groupe hôtelier international, Jade a le sentiment que sa vie s'épuise dans un monde en « surchauffe ». Est-ce pour fuir son quotidien, entre compromissions et soif de reconnaissance, qu'elle accepte de superviser la création d'un palace dans l'archipel indien d'Andaman ? Un paradis tropical où se niche une île coupée du monde, habitée par un peuple ancestral dont le nom sonne comme une alerte : les Sentinelles. L'île restera-t-elle longtemps protégée du crépuscule qui s'annonce ?
Si le métavers était le miroir de la virtualisation du réel dans *Les Liens artificiels*, son précédent roman, l'île des Sentinelles est le reflet inversé d'une civilisation en crise. L'occasion pour Nathan Devers d'aborder, sous le prisme de la littérature et de la philosophie, les questions brûlantes de notre temps et d'analyser les symptômes de la « maladie du monde ».

Nathan Devers est né en 1997. Normalien, agrégé et docteur en philosophie, éditeur de la revue *La Règle du Jeu*, chroniqueur et éditorialiste, il est notamment l'auteur d'un roman et d'un essai qui ont connu un grand succès : *Les Liens artificiels* (2022, finaliste du prix Renaudot et du Goncourt des lycéens) et *Penser contre soi-même* (2023), parus aux Éditions Albin Michel.

© Patrice Normand / Leextra / Éditions Albin Michel.

Fatou Diome

Aucune nuit ne sera noire

« J'ai rencontré mon ange Gabriel, c'est un fait. Cette félicité-là fut bien mienne ; et cette page de notre vie, ni le temps ni la mort ne peut la modifier ou la soustraire, encore moins la supprimer. » Le poignant hommage de Fatou Diome au maître à penser et à vivre qu'était son grand-père.

PARUTION **20 AOÛT 2025**
ENV. 250 PAGES
ENV. 19,90 €

Fatou Diome, membre de l'Académie royale de Belgique, s'est fait connaître avec *Le Ventre de l'Atlantique* (Anne Carrière, 2003), grand succès traduit en une vingtaine de langues. Ont suivi plusieurs romans publiés aux Éditions Flammarion, puis aux Éditions Albin Michel : *Les Veilleurs de Sangomar* (2019), *De quoi aimer vivre*, un recueil de nouvelles (2021), un essai politique, *Marianne face aux faussaires* (2022), et un essai littéraire, Le *Verbe libre ou le Silence* (2023).

Même s'il n'est plus là depuis longtemps, il continue d'éclairer ses nuits. Il lui souffle le courage d'affronter la houle et la sagesse d'accueillir le calme bonheur qui vient. Aucune nuit n'était noire lorsque, enfant, Fatou Diome vivait auprès de son vieux grand-père, pêcheur dans le Saloum. Il était son capitaine, elle était son petit matelot. Pendant que certains pensaient de lui qu'il était d'une autre époque, qu'il avait fait son temps, la fillette ne perdait pas une miette de ses enseignements. Il lui délivrait des trésors de sagesse, lui apprenait la confiance, l'aidait à se nourrir des différences, à se frotter à la vie. Elle savait qu'il partirait avant elle, c'était dans l'ordre des choses, mais sentait aussi que ce maître à penser et à vivre « dont la voix faisait djoundjounguer son cœur », resterait toujours auprès d'elle. Entre appel des souvenirs et invocations, force de l'émotion et saisissement de la langue, ce récit tendre et intime, nécessaire comme une évidence enfin dévoilée, enlumine nos nuits pleines de doutes et nous livre à mots couverts le secret d'une relation authentiquement forte et fondatrice.

« Cet après-midi-là, assise dans cette chambre, observant ce corps devenu fragile, qui s'effaçait presque dans le lit, écoutant son souffle qui me semblait plus faible qu'à l'accoutumée, je me demandais si le Seigneur avait bien entendu mon rêve, mon vœu. Mes neurones avaient maintenant une trentaine d'années, je n'avais peut-être pas encore compris grand-chose à la vie, mais, tout de même, assez pour réaliser qu'elle courait à vive allure. A-t-elle le temps d'écouter ceux qui lui réclament de ralentir son pas ? Combien de fois n'ai-je fait la sprinteuse derrière elle ? Furtive, à peine vous effleure-t-elle qu'elle s'en va, voleuse d'innocence et sourde aux suppliques. Rétive à la suivre dans sa fuite, raisonnée par l'expérience, je m'accordais une pause, récapitulais ma vie aux côtés de Saliou. Promis, je reculerai l'horloge autrement, mieux, je la suspendrai, me disais-je. J'ignore encore comment, mais je la suspendrai.

Pour le moment, je me laissais emporter par un flot de pensées jusqu'à l'époque où cet homme aux cheveux blancs, allongé sous mes yeux, restait debout toute la journée, avec des cheveux poivre et sel. À ma naissance, il avait plus de soixante ans. Pourtant, il était vaillant, toujours debout. Debout, à m'attraper des rêves à la main, comme il m'attrapait des papillons, entre les épis de mil. Debout, à m'attraper ma gourmandise, des mangues, des papayes ou des corossols. Debout, à me pêcher puis me faire griller dorades, carangues ou barracudas. Debout, à me décortiquer la vie, comme il me décortiquait des crabes. Debout, à tenir ma petite main, sur le chemin des champs de mil comme celui de la vie. Debout, à récolter pour ma gamelle les céréales que faisait pousser sa sueur. Debout, à barrer sa pirogue par tous les temps. Debout, Kôrmâma vivait debout ! Et, même là, s'il n'était pas en train de faire sa sieste, son esprit se serait mis à courir avec la vitesse qui manquait à ses jambes presque centenaires.

Un léger vent soulevait le rideau par moments, et mon regard s'échappait, traversait le perron, enjambait la balustrade, allait se perdre au loin, très loin de la chambre, puis revenait comparer ce qu'il avait vu à ce qu'il retrouvait : l'homme allongé devant moi, versus celui d'avant, avec son énergie et sa foulée d'antan.

Dans la chambre, quelques bruits de la cour me parvenaient, mais mon hôte avait toujours les paupières closes. Je contemplais son visage, ses jambes et ses bras amincis. Son corps de travailleur avait certes de beaux restes, mais, à l'évidence, il n'avait plus sa musculature d'antan. Il ne pouvait plus me soulever d'une main. Il ne pouvait plus me porter sur ses épaules, encore moins sur des kilomètres de brousse.

Combien de temps étais-je restée silencieuse témoin de son sommeil ? Et combien de souvenirs surnageaient dans mon esprit, tels des poissons pris dans une nasse ? Soudain, des cris éclatèrent dans la cour, des enfants se chamaillaient encore, et les voix qui prétendaient les raisonner criaient encore plus forts qu'eux. Ce tohu-bohu réveilla mon grand-père. Il se frotta les yeux, jeta un regard autour de lui. Me voyant assise, il sourit et se redressa, en s'excusant presque. »

© Pascal Ito.

Ghislaine Dunant

Un amour infini

Tenerife, juin 1964. Alors que rien ne semble rapprocher Louise et Nathan, l'évocation de leur passé respectif et l'exploration de l'île vont les ouvrir profondément l'un à l'autre. Ghislaine Dunant fait vivre au présent cette osmose délicate avec, en toile de fond, le drame de la deuxième guerre mondiale.

PARUTION **20 AOÛT 2025**
176 PAGES
19,90 €

Ghislaine Dunant est née à Paris en 1950. Elle a publié trois romans aux Éditions Gallimard, dont le premier, très remarqué : *L'Impudeur* (1989).
Dans la même collection, chez Grasset, elle a écrit un récit, *Un effondrement*, et un essai littéraire, *Charlotte Delbo. La Vie retrouvée*, prix Femina essai 2016.

Le roman installe le lecteur au cœur d'une rencontre de trois jours, prévue mais bouleversée par un événement tragique, entre Nathan, un astrophysicien d'origine hongroise qui a dû fuir l'Europe pour s'exiler aux États-Unis, et Louise, une mère de famille française.
La peur de l'accident, la peur de la mort qui habite parfois Louise, la folie de son épouse que combat Nathan, traversent leurs silences. Ces ombres contrastent avec leur goût de la vie et les saveurs des repas qu'ils partagent. Les volcans, la forêt primaire, l'océan les confrontent à des dimensions infinies du temps et de l'espace qui les imprègnent et les ouvrent l'un à l'autre.
Le ciel, l'univers, l'histoire de la Terre, sujets de l'astrophysicien, rejoignent la sensibilité de celle qui a observé le mystère de la toute petite enfance et a toujours eu une approche sensitive des êtres.
Leur désir réciproque va s'accompagner de la puissance des éléments qui les entourent.

« Ils descendent l'escalier, Louise propose à Nathan de marcher pour s'approcher de la mer.
Elle prend son bras, elle craint de trébucher avec ses talons fins. Quand ils se tiennent arrêtés, elle retire sa main du bras de Nathan pour tenir son châle serré contre elle, l'air est frais. Ce doit être la lune derrière les nuages minces qui fait un halo et le reflet tombe sur l'eau noire. Cette grande tache fait apparaître immense la mer autour, sans bords. Un océan gonflé d'eau dont elle n'imagine pas les fonds. La surface est opaque dans la nuit. On n'entend pas le bruit des vagues au pied de la falaise. L'immensité devant elle est un mystère.
Ils sont silencieux, elle aime sentir qu'ils peuvent se tenir là sans parler. Et rester.
La terre qu'elle a sous ses pieds, l'océan devant elle sont beaucoup plus anciens qu'elle, ils continueront longtemps d'exister sans elle, cette pensée ce soir la réconforte. Elle reprend le bras de Nathan, ils marchent.
Elle sent que son cœur a repris sa place dans son corps. Il est là dans sa poitrine, au centre d'elle.
Ils marchent doucement, elle ne peut pas faire de grands pas. Elle a surtout envie de laisser le temps s'étirer, elle n'est pas pressée de retrouver la voiture ni de rentrer à l'hôtel.
La nuit est un havre, même un peu fraîche.

Arrivée à l'hôtel, elle monte tranquillement les étages, pas pressée non plus de retrouver sa chambre. Elle s'arrête tout de même à son étage, prend le couloir, tourne la clé, la porte-fenêtre est ouverte, une surprise, elle avait oublié qu'elle ne voulait pas retrouver l'odeur de sa cigarette. Elle n'allume pas, ouvre plus grand encore et regarde la mer. La tache claire sur l'eau est là-bas à gauche, le reste de l'océan est sombre, elle distingue à peine l'horizon. Où est Pierre ?
Elle imagine qu'il est couché, elle ne s'est pas arrêtée à la réception pour savoir s'il y avait un message pour elle. La clé de sa chambre elle l'avait gardée, elle n'a pas eu besoin de la demander.
Il est loin l'instant où elle avait glissé la clé dans son sac avant d'entrer dans le bar, c'était il y a longtemps. Elle va se coucher vite, elle veut s'endormir dans le temps qui s'est ouvert. »

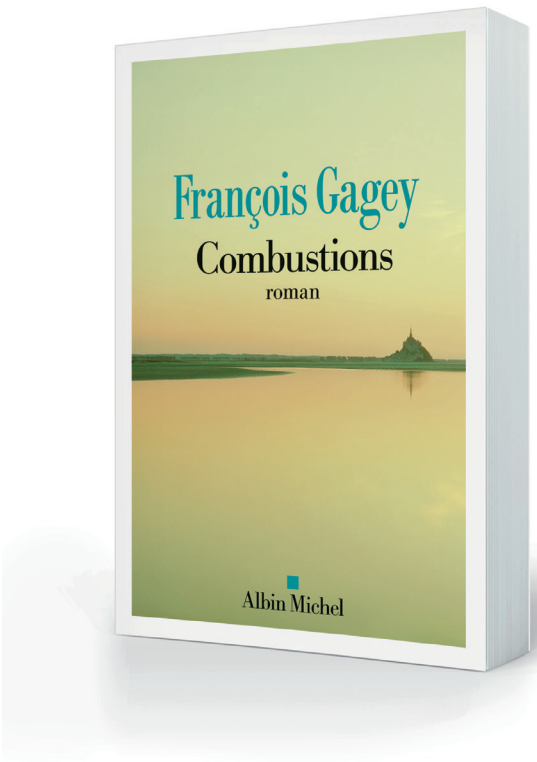
« Il est mort dans la nuit. Quelques jours auparavant, nous avions investi une modeste maison grise avec véranda donnant sur une plage nichée entre deux glacis de rochers et en contrebas d'une pente de terre grasse. Le temps était calme et doux, ce qui n'avait rien d'inhabituel dans la Manche en octobre.

Vers deux heures, il s'est arraché en criant du vieux fauteuil dont il n'avait pas bougé depuis notre arrivée. Il est sorti par la baie vitrée, soufflant comme une bête en fin de traque. Nous l'avons suivi, quelques mètres en arrière, sans oser lui parler. Il a glissé sur les fesses dans le sentier glaiseux. Puis il a marché sur le sable, très lentement, genoux fléchis, les épaules basses, en direction de la mer. Il gémissait sous la douleur causée par sa peau à vif, ses yeux infectés et les braises qui consumaient ses entrailles. Nous l'avons laissé faire les derniers mètres seul. Il s'est écroulé près de la ligne ondulante où les vagues achèvent paisiblement leur course.

En silence, nous nous sommes approchés. Il gisait, le nez planté dans le sable détrempé. L'angoisse nous étreignait et supplantait la peine. L'angoisse d'avoir à manipuler sa chair suintante. Toucher son corps comportait sûrement des risques.

La marée montait. Des courants latéraux chassaient l'eau vers les extrémités de la plage puis vers le large. Le corps se soulevait déjà sous les va-et-vient du ressac. Après avoir enlevé nos chaussures, jambes nues, nous l'avons doucement poussé du bout des pieds. Et les flots l'ont pris.

Sa dépouille risquait d'être rejetée sur la grève mais les mouvements de la Manche pouvaient être puissants. Le raz Blanchard, Styx impétueux, n'était pas loin. Le corps finirait peut-être sur les côtes d'Alderney, de Jersey ou même du Dorset. Le retour de la frontière entre le continent et l'Angleterre n'empêchait pas les bons nageurs – ou les cadavres – de faire la traversée. »



François Gagey

Combustions

Trois amis pris au piège d'une catastrophe. Pour eux qui prétendaient incarner un modèle de réussite, de quel secours leur seront leurs belles illusions ? Un premier roman vertigineux, bouleversante fresque humaine où se dévoile la vérité nue des hommes.

© Pascal Ito.

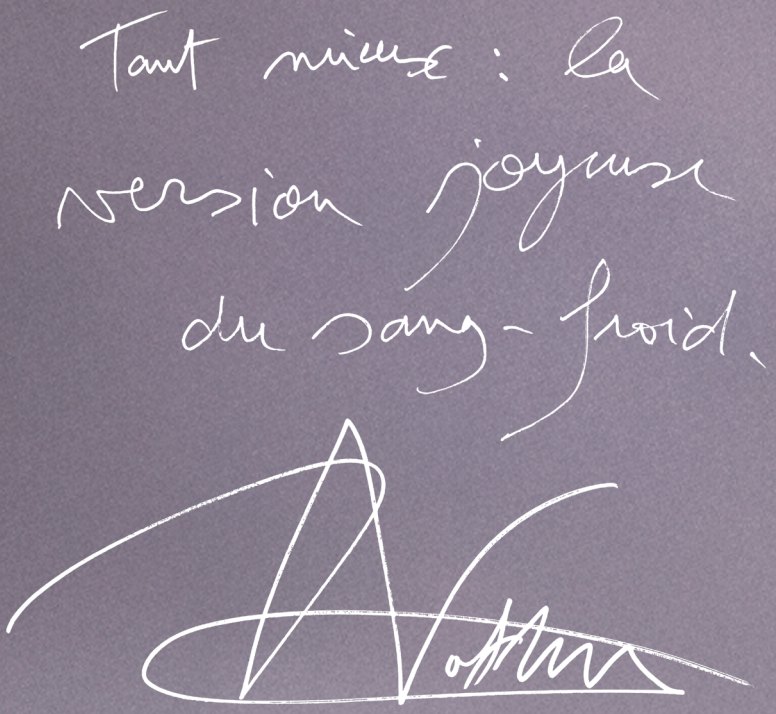
PARUTION **20 AOÛT 2025**
352 PAGES
21,90 €

Octobre 2023, la centrale nucléaire de Flamanville explose. Au même moment, sur le sentier des douaniers, Paul, banquier d'affaires sur le déclin, randonne avec deux amis qui voient en lui un mentor. Pris au piège de la zone contaminée, les trois hommes sont contraints d'entamer une marche épuisante pour leur survie. Soutenant Paul blessé, Darko, rongé par les regrets d'un amour perdu, et Baptiste, hanté par un deuil impossible, voient ressurgir leurs échecs et leurs illusions. À travers leurs destins croisés se révèlent les contradictions du désir.
De son écriture acérée et immersive, aussi bien dans la satire que dans l'émotion, François Gagey brosse le portrait d'un monde désorienté où les élites se consument. Véritable mise à nu de l'âme, *Combustions* nous confronte aussi à nos propres chimères, à nos espoirs, à nos croyances.

François Gagey, 40 ans, est avocat à Paris. *Combustions* est son premier roman.

Amélie Nothomb

Tant mieux



PARUTION **20 AOÛT 2025**
216 PAGES
18,90 €

Photography agency Iconoclast Image © Jean-Baptiste Mondino.

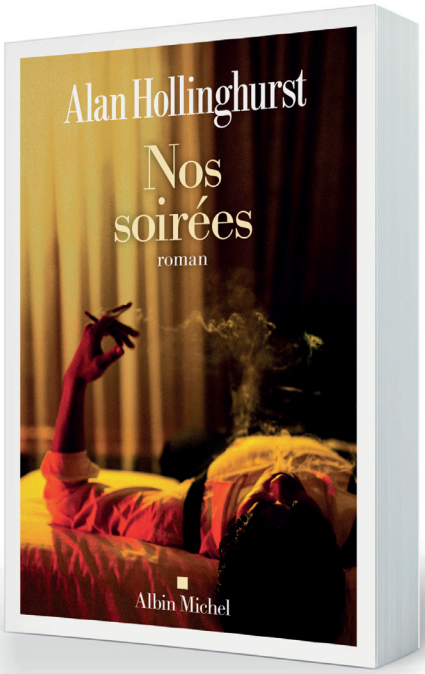
© Robert Taylor.

Alan Hollinghurst

Nos soirées

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI)
PAR DAVID FAUQUEMBERG

Une peinture remarquable de l'Angleterre contemporaine par l'un de ses plus prestigieux romanciers. Des années 1960 au Brexit, une histoire de classe et de racisme, d'art et de sexualité, d'amour et de violence.



PARUTION **20 AOÛT 2025**
ENV. 624 PAGES
ENV. 24,90 €

Né en 1954, **Alan Hollinghurst** compte parmi les plus grands romanciers anglais contemporains. Il est l'auteur, entre autres, de *La Piscine-bibliothèque*, *La Ligne de beauté*, Man Booker Prize et finaliste du National Book Critics Circle Award, *L'Enfant de l'étranger*, prix du Meilleur Livre étranger, et *L'Affaire Sparsholt*. Lui ont également été décernés : le Somerset Maugham Award, le E.M. Forster Award de l'Académie américaine des Arts et des Lettres ainsi que le prix littéraire commémoratif James Tait Black.

Dave Win, enfant métis de la classe ouvrière, a treize ans lorsqu'il est invité pour la première fois au domaine des Hadlow, les mécènes qui ont financé sa bourse d'études dans la prestigieuse Bampton School. Le week-end qui se présente, avec ses défis et ses rencontres surprenantes, va lui ouvrir les portes d'un monde nouveau mais aussi l'exposer à la violence du fils Hadlow, Giles. Tandis que le récit, embrassant un demi-siècle, s'achemine vers le présent, les valeurs et les existences respectives des deux hommes divergent radicalement jusqu'à entrer en collision : Dave est devenu un acteur de théâtre connu, toujours prêt à s'élever contre les conventions et la discrimination ; Giles, un puissant politicien de droite qui cherche à imposer une vision profondément réactionnaire.
Sous la plume d'Alan Hollinghurst, *Nos soirées* raconte le long chemin d'une vie ou l'odyssée d'un homme, miroir de la société anglaise, ses codes, ses injustices, ses espoirs déçus.

« L'histoire de Mark Hadlow s'est toujours distinguée, du point de vue de la presse, par une exaspérante absence de scandale – un homme d'affaires intègre, grand philanthrope, marié à la même femme pendant soixante-dix ans ; pas un ermite, non, un « hôte généreux » même, mais sans goût aucun pour le feu des projecteurs : il aurait, dit-on, refusé les titres de chevalier et de pair du Royaume-Uni, et pas une des galeries et salles de musée dont il a été le donateur ne porte son nom. On ne peut l'atteindre, pour ce qui est des ragots intrusifs, qu'à travers ses enfants. Personne n'a grand-chose sur Lydia, hormis le fait qu'elle est jadis apparue seins nus dans un film de Warhol, et qu'elle est morte dans un accident de voiture en France il y a cinq ans. Mais Giles, bien sûr, est omniprésent, et si farouchement opposé à tout ce que représentait son père que Mark a vu l'œuvre de toute une vie éclipsée par la carrière destructrice de son fils. « Mark Hadlow : mort du millionnaire, père du ministre du Brexit », annonçait le *Times* ; le *Mail*, lui, plaçait Giles en tête de la phrase : « Giles Hadlow : son père disparaît à l'âge de 94 ans. » La photo des deux hommes ensemble, et mal à l'aise, datait des années 1980. Il serait insensé de dire que Giles a tué Mark, mais je me suis demandé quels pouvaient être ses sentiments à l'égard de son père, maintenant – la même sempiternelle bravade, ou une sorte de chagrin coupable ?
« Tu vas appeler Cara ? a demandé Richard.
– Je devrais, oui », ai-je dit, mais la question m'a fait douter : c'était une longue et inébranlable amitié que la nôtre, et pourtant je n'osais lui téléphoner. « Je vais peut-être plutôt lui écrire une lettre » – puis j'ai senti qu'il y aurait presque trop à dire. Je me suis tourné vers le miroir qui reflétait le lit, et qui semblait nous encadrer dans un espace plus grand et plus beau. « Avoir de l'argent et ne faire que le bien avec – c'est rare, non ?
– Je crois même que c'est du jamais-vu », a dit Richard.
J'ai pensé, imprécisément, à tout ce que Mark avait fait pour moi, avant même notre première rencontre à Woolpeck, alors que je n'étais encore qu'un jeune adolescent. Je me suis revu lors de ce week-end ensoleillé, mon anxiété déguisée en assurance, mon intelligence cachée par la nervosité à ceux qui espéraient la voir. « Le fait est qu'il a changé ma vie », ai-je dit. Je sais pleurer sur commande, devant une caméra ou sur scène, soir après soir ; mais là, je me suis surpris moi-même. « Je n'imagine pas où j'en serais sans lui.
– Oh, chéri…, a dit Richard avec un geste réconfortant. Il était comme le père que tu n'as jamais eu, c'est ce que je me dis parfois.
– Nous n'avons jamais été proches à ce point, ai-je dit, circonspect face à cette idée. Tout s'est fait par hasard – si je n'avais pas reçu la bourse Hadlow, jamais je ne serais entré dans cette école. »

« Extraordinaire… magnifique. » *THE WASHINGTON POST*

« Un roman sur l'acceptation : du temps qui passe, des limites de la vie, des petites victoires qui donnent un sens à l'existence. »
THE GUARDIAN

« Un accomplissement magistral. » *BOOKPAGE*

« Juste avant le lever du jour, j'ai cru entendre des oiseaux après m'être réveillé en sursaut, effrayé par des hommes si blancs qu'ils en étaient presque bleus. J'avais rêvé de ces hommes à l'haleine bleutée, et les bruits d'oiseaux n'étaient en fait qu'un lent grincement, celui des roues des obusiers de montagne qui s'approchaient de notre campement.

Jusqu'à ce matin-là, je faisais des cauchemars depuis des semaines, alors j'avais pris l'habitude de dormir avec ma grand-mère, Spotted Hawk. Elle priait pour moi avant que je ferme les yeux, me soufflait de la fumée sur le visage après avoir roulé du tabac dans une feuille de maïs, et entonnait un chant qui ralentissait ma respiration et alourdissait mes paupières.

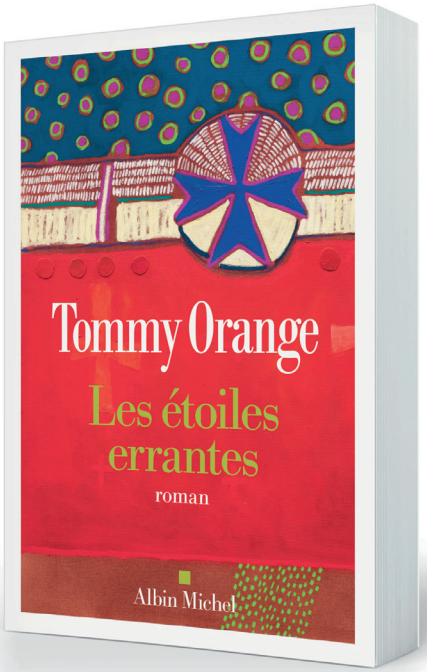
De l'intérieur du tipi j'ai d'abord cru que c'était le tonnerre, ou un bison, puis j'ai vu la lueur violette et orangée de l'aube là où les balles avaient troué les parois de la tente.

Dehors, tout le monde s'enfuyait ou tombait fauché en pleine course.

Quand j'y repense, tout ce qui m'est arrivé avant le massacre de Sand Creek semble appartenir à quelqu'un d'autre, une personne que j'ai connue autrefois, comme j'ai connu le sourire parfait de ma mère, celui de traviole de mon père, la façon dont leurs yeux regardaient le sol quand ils étaient fiers de moi, ou me transperçaient quand ils étaient en colère, la façon qu'avaient mes frères et sœurs de me taquiner à propos de mes grandes oreilles en tirant dessus, ou leur façon de me chatouiller et de me faire rire jusqu'à ce que je me mette presque à pleurer d'une façon que je détestais et adorais à la fois, mais surtout que je détestais. Notre campement avec nos compagnons à quatre pattes et les grands feux que nous faisions, les rivières et les criques où nous jouions en été, et que nous évitions en hiver ; les chasses que je regardais les plus grands préparer, leurs éclats de rire quand ils revenaient, soulagés d'avoir de quoi nourrir tout le monde, avant de faire du feu, de prier et de chanter avec sincérité pour rendre hommage à l'animal abattu et à Maheo, notre Créateur.

Tout ce qui existait avant ce qui s'est passé à Sand Creek ce jour-là est retourné à la terre, enfoui tout au fond de cette singulière immobilité qu'est la mort.

Lors du massacre, parmi les balles et les cris, les corps partout autour de nous, Spotted Hawk a poussé un garçon contre moi comme pour dire : Prends-le, lui aussi. J'étais un adolescent, moi-même presque encore un enfant. Le gamin qu'elle a poussé contre moi avait des taches de rousseur autour des yeux qui ressemblaient à des gouttes de sang. Quand quelqu'un avait de telles taches, ça signifiait généralement qu'un Blanc s'était retrouvé intimement lié à la vie d'une des nôtres, qu'il avait semé la discorde. Un jour, un de mes oncles a reçu une balle dans la tête juste devant moi, un Blanc sans foi ni loi venu se venger lui a tiré dessus, et le sang qui a alors éclaboussé le visage de Spotted Hawk ressemblait aux taches de rousseur de ce garçon, celui dont les joues étaient rondes comme si la salive s'y était accumulée, comme s'il avait trop peur de déglutir. »



Tommy Orange

Les étoiles errantes

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR STÉPHANE ROQUES

Après le formidable succès d'*Ici n'est plus ici*, Tommy Orange comble les lacunes de la mémoire en déployant, du XIXe siècle à aujourd'hui, l'histoire déchirante d'une famille amérindienne qui s'efforce de retrouver le chemin de la vie.

© Jean-Luc Bertini.

PARUTION **20 AOÛT 2025**
ENV. 400 PAGES
ENV. 22,90 €

Colorado, 1864. Star, un jeune Cheyenne, survivant du massacre de Sand Creek, est envoyé à la prison de Fort Marion (Floride). Là, il est forcé à apprendre l'anglais et à se convertir au christianisme par un ancien soldat, Richard H. Pratt. Le même qui fondera la tristement célèbre Carlisle Indian School, une institution vouée à l'éradication de la culture et de l'identité amérindiennes. Une génération plus tard, son fils Charles est envoyé dans cette même école, où il est à son tour brutalisé par le geôlier de son père. Face à la violence de Pratt, le garçon s'accroche aux moments passés en compagnie d'une jeune camarade de classe, Opal Viola, avec qui il rêve de partager un avenir commun, pour eux et les générations futures.
Un roman magnétique et bouleversant sur les conséquences, collectives et individuelles, d'une politique génocidaire. La prose incandescente de Tommy Orange donne à son récit, peuplé de personnages magnifiques, la force d'une épopée moderne.

Né en 1982, **Tommy Orange** a grandi à Oakland, en Californie, où il vit toujours, mais ses racines sont en Oklahoma : il appartient à la tribu des Cheyennes du Sud. Diplômé de l'Institute of American Indian Arts, il a fait sensation sur la scène littéraire internationale avec son premier roman, *Ici n'est plus ici*, vendu à plus d'un million d'exemplaires dans son édition américaine. Son nouveau livre, *Les Étoiles errantes*, a connu un grand succès aux États-Unis et a figuré parmi les meilleurs livres de l'année 2024.

© Beowulf Sheehan.

Jess Row

Un monde nouveau

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR STÉPHANE ROQUES

À la croisée des univers de Philip Roth et Jonathan Franzen, une formidable fresque humaine, miroir de l'Amérique contemporaine et des tumultes du monde.

PARUTION **20 AOÛT 2025**
608 PAGES
24,90 €

Né en 1974 à Washington, Jess Row est l'auteur de nouvelles récompensées par deux Pushcart Prizes et un PEN/O. Henry Award. Il est lauréat de plusieurs bourses prestigieuses – celles de la fondation Guggenheim et du National Endowment for the Arts. En 2007, le magazine *Granta* l'a classé parmi les « 20 meilleurs jeunes écrivains américains ». Il enseigne à l'université de New York et à l'école de zen Kwan Um. Il partage sa vie entre New York et Plainfield (Vermont). *Un monde nouveau* est son premier livre traduit en français.

Issue de la bourgeoisie juive new-yorkaise, la famille Wilcox n'a plus guère en partage que son nom. Membre d'un cabinet d'avocats huppé, Sandy ne s'est jamais remis de son divorce et a des pensées suicidaires. Son ex-femme, Naomi, géophysicienne de renom, vit recluse dans un laboratoire avec sa compagne. Patrick, l'aîné, s'est installé au Népal où il est devenu moine bouddhiste. Sa sœur, Winter, avocate qui défend les sans-papiers, en veut à leur mère de leur avoir longtemps caché l'identité de son père génétique. Tous sont hantés par la disparition tragique de Bering, la cadette, militante pacifiste morte à vingt et un ans en Cisjordanie sous les balles d'un soldat israélien.
Comment les Wilcox en sont-ils arrivés là ? La fracture entre eux est-elle irréparable ? À travers ces personnages, c'est l'Amérique et le monde contemporains que déploie Jess Row. Repoussant avec brio les frontières du roman, il fait surgir les débats brûlants – l'identité raciale et religieuse, le conflit israélo-palestinien, la crise climatique, l'immigration – au moment où les repères du passé cèdent à la violence d'un présent sans lendemain.

« [Sandy] déverrouille la fenêtre, une nouvelle fois, et recule, les bruits familiers de la ville s'engouffrent à l'intérieur, la fraîcheur chargée d'une odeur, celle du printemps. Il reste encore des choses à faire. Il n'est pas encore prêt.

Je reviendrai ici, en ce lieu où j'ai avalé tous les poisons et survécu.

Il ouvre son ordinateur, va sur YouTube et clique sur la première playlist de son compte : « Chants sacrés japonais ».

Dans la salle de bain, porte ouverte, le bourdonnement du Sûtra du Cœur emplissant l'appartement plongé dans l'obscurité, il baisse la tête au-dessus du lavabo et allume la tondeuse. Des touffes de cheveux argent, étain et gris métallique s'accumulent : il ouvre le robinet pour les faire disparaître, et se sert de l'un des rasoirs jetables rose bonbon de Naomi pour les finitions.

Je ressemble à Monsieur Propre, se dit-il en se regardant dans le miroir, ou à Yul Brynner, même s'il ne se souvient pas en détail de leur visage.

Il remplit un bol de riz arborio – le seul qui reste dans le placard – et secoue un bâtonnet d'encens poussiéreux tiré d'une boîte elle-même poussiéreuse, abandonnée dans la chambre de Patrick depuis une éternité. Une vieille pochette d'allumettes du Café La Fortuna, retrouvée au fond d'un tiroir à argenterie.

Le soufre crépite ; le panache de fumée s'élève et s'éloigne de la fenêtre, de l'air de la ville.

Tout prend forme.

Il change la musique. Arvo Pärt, *Tabula Rasa*. Les archets volettent au-dessus des cordes de violons comme des battements d'ailes. Il sort la demi-bouteille de Mumm de la porte du réfrigérateur – quelqu'un l'avait offerte à Naomi lors de la fête organisée le soir de l'élection [présidentielle] de 2016, elle l'avait mise dans son sac et distraitement rapportée à la maison. La mousse froide lui coule sur la main quand il fait sauter le bouchon. Il en remplit une flûte à moitié ; sa main ne tremble même pas. « Lechaïm », dit-il dans l'appartement vide avant de briser le verre sur le carrelage de la cuisine.

Il s'est entraîné trois fois ce matin à nouer sa robe et son rakusu, afin que ses mains ne tremblent pas. Qui aurait pu se douter qu'il serait si bien conservé, trente-huit ans après, enveloppé dans du papier de soie et tassé au fond d'un coffre en cèdre avec la robe de mariée de Naomi, le talit de Bering, les quelques bouts de tissus qu'ils ne pouvaient pas jeter ? Déployée, manches ballantes sous ses poignets, la robe laisse échapper un dernier soupir. […]

C'est maintenant que le plus dur arrive.

Il est face à la fenêtre ouverte, la brise légère sur ses joues, et ouvre le vieux livre de poche, lui casse le dos pour de bon. Il est en nage. Il ne se doutait pas qu'il transpirerait, que la fraîcheur bienvenue de l'air l'atteindrait, et que son corps mènerait à bien sa dernière mission.

« Quand le voyage de ma vie prendra fin », lit-il, bien qu'il connaisse le texte par cœur, « et qu'aucun proche ne quittera ce monde avec moi… »

Une fois lues les quatre premières strophes, il enjambe la balustrade. Une jambe levée, il tire sur le long ourlet de la robe. Gratitude pour chaque centimètre de sa taille. Il pivote maladroitement, puis lève l'autre jambe, et il est de l'autre côté, il y est. »

« Énée

Et cette nuit-là je peux le dire, une fois de plus, je fus sur le point de mourir. J'ai entendu mon bateau grincer. Le ciel nous écrasait sur la mer, la mer nous soulevait vers le ciel. Puis j'ai cru que mer et ciel se brisaient et se confondaient. J'ai cru que nous chutions dans les zébrures des éclairs et dans les précipices des vagues.

Je ne comprends même pas comment mes hommes ont réussi à accoster là avec ce bateau blessé à mort. Sur cette côte qui, dans la nuit de la mer, n'était qu'un bloc d'obscurité plus profonde, plus fermée. Surgi de la pluie noire, un port naturel s'est ouvert pour nous, une anse d'eaux si paisibles que nous n'avons même pas eu besoin d'amarres pour jeter l'ancre.

La mer rugit encore dans mes oreilles, mais c'est un écho. La tempête se calme, les étoiles apparaissent, ouvrant de minces fentes dans les nuages. Je sais qu'il est urgent de protéger nos fragiles vies dans ce pays inconnu et je sais que je dois être le premier à me relever du sable où je me suis laissé tomber. Rescapés, nous restons là, abattus. Je remarque que des doigts humides tâtent ma jambe ; ils touchent mon corps, j'imagine, cherchant à s'assurer que nous au moins sommes toujours vivants, à s'assurer que cette plage n'est pas la rive où les morts attendent la venue du batelier qui les conduira dans l'autre monde.

– Énée, dit une voix, qui à ce moment-là semble un souffle du vent.

Il ne m'en faut pas plus pour me dresser.

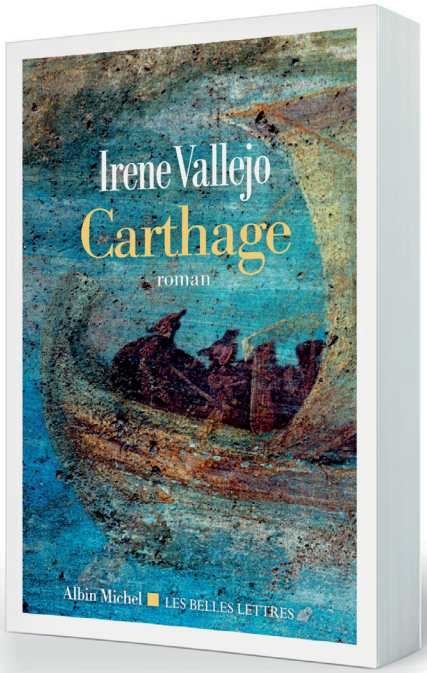
– Écoutez-moi tous ! Écoutez-moi tous ! redis-je, élevant la voix par-dessus le vent qui nous assourdit toujours. Nous avons survécu à la guerre, qui est la folie des hommes, et à la tempête, qui est la folie de la mer. Les dieux sont avec nous. Ce n'est pas l'heure de s'allonger et de trembler pour le péril déjà surmonté. Je veux établir ici un campement, faire un feu qui puisse réchauffer nos os et élever une prière pour nos compagnons égarés dans la tempête.

Nous reformons une armée. Le sable s'écrase sous nos pas. Je répartis les tâches, sépare les blessés, donne l'ordre de ramener du navire des grains, des outils et des armes. Mes hommes grognent, m'insultent entre les dents, mais je sais reconnaître le ton sauvage et joyeux sur lequel ils jurent. Ils me traitent de « chien », d'« ordure », mais en réalité ils sont en train de me pardonner. Même si nous n'avons rien fait d'autre que naviguer en quête du lieu où doit s'accomplir l'obscure prophétie et même s'ils n'ont presque pas pu jouir de la halte des ports ni tenir une femme entre leurs bras, malgré tout cela ils restent fidèles à leur roi. Un mot de moi les lance à l'assaut. Maintenant que la mort égalisatrice a reculé, ils m'obéissent à nouveau.

Oui, mes hommes sont heureux d'être vivants. La mort n'a ramené ici aucun cadavre, à cette heure-là, nous ne pleurons sur aucun. Et un naufragé est toujours un homme heureux, au moins jusqu'à ce qu'il se remette à penser. »

« Ce roman poétique joue avec la beauté des mots pour réinterpréter l'histoire racontée par Virgile dans l'épopée de *L'Énéide*, et la transformer en un poème épique singulier. »

EL CORREO



Irene Vallejo

Carthage

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR BERNADETTE ENGEL-ROUX
En coédition avec Les Belles Lettres

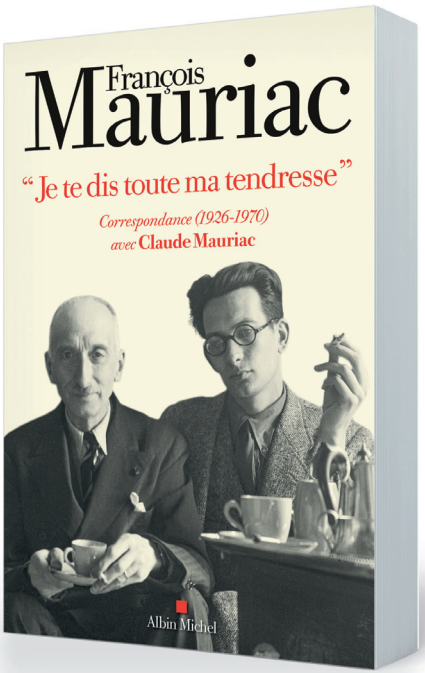
Récit d'aventures, de guerre, d'exil et d'amour, *Carthage* est un fabuleux voyage à travers les mythes d'un passé qui éclaire plus que jamais notre présent. Le premier roman de l'auteure de *L'Infini dans un roseau*, un miracle de beauté, empreint de poésie tragique et de modernité.

PARUTION **20 AOÛT 2025**
ENV. 230 PAGES
ENV. 19,90 €

© James Rajotte.

Après avoir fui le pillage de Troie avec son fils et ses hommes, Énée fait naufrage sur les rivages de Carthage. Si une mystérieuse prophétie désigne le héros vaincu comme le fondateur de la civilisation romaine, son destin est entre les mains de la puissante reine Elissa (plus connue sous le nom de Didon), de sa protégée, une jeune prêtresse, mais aussi de l'espiègle Dieu Eros, déterminé à tirer ses plus belles flèches pour faire naître l'amour entre les deux héros.
Des siècles plus tard, Virgile s'efforce, sur ordre de l'empereur Auguste, d'écrire la glorieuse histoire de la naissance de Rome sans oublier la souffrance des vaincus, car c'est « de la vendange de la souffrance [que] jaillit le vin des légendes ».
En recréant le mythe avec les mots d'aujourd'hui, Irene Vallejo livre une réflexion moderne sur la place des femmes, le pouvoir, le destin et la nature du cœur des hommes. Un roman choral puissant et poétique nourri par une connaissance intime de l'Antiquité.

Née à Saragosse en 1979, **Irene Vallejo** a étudié la philologie classique et obtenu un doctorat européen des universités de Saragosse et de Florence. Son essai, *L'Infini dans un roseau* (Les Belles Lettres, 2021) a remporté de nombreux prix prestigieux comme le Premio Nacional de Ensayo 2020. En France, l'ouvrage a été lauréat du Palmarès des 30 livres de l'année du *Point* (2021), du Palmarès des 21 romans et essais préférés de *Télérama* et du prix des Lecteurs du Livre de Poche Essais. Il fera l'objet d'une adaptation graphique à paraître en octobre 2025 aux Belles Lettres.



François Mauriac

“Je te dis toute ma tendresse”

Correspondance (1926-1970) avec Claude Mauriac

SOUS LA DIRECTION DE PHILIPPE BAUDORRE

Réunie pour la première fois, la correspondance entre François Mauriac, son épouse Jeanne, et leur fils aîné, Claude, apporte un éclairage inédit sur la vie littéraire, politique et intime, d’une des plus grandes consciences de son temps.

PARUTION **OCTOBRE 2025**

Philippe Baudorre, maître-d’œuvre du livre, est professeur émérite de littérature française de l’Université Bordeaux-Montaigne.

Le présent volume réunit les lettres échangées, tout au long d’une vie, entre François Mauriac (1881-1942), prix Nobel de littérature en 1952, son épouse Jeanne et Claude (1914-1996), leur fils aîné, secrétaire particulier du général de Gaulle à la Libération, auteur de romans et essais. De 1926, lorsque Claude n’a que 14 ans, à 1970, année de la mort de son père, ces lettres, par leur nombre et l’importance de la période qu’elles couvrent, apportent un éclairage profondément nouveau sur la personnalité de François Mauriac. Au-delà de la seule personnalité de l’écrivain, elles nous font pénétrer dans l’intimité de la vie familiale des Mauriac et témoignent de la force du lien qui unit les parents et leurs quatre enfants, malgré les épreuves, les deuils, les désaccords.

«

Grand-Hôtel
Cap-Ferrat

Lundi 17 avril 33

Que ta lettre me touche, mon petit Claude ! Pendant des années on tient à ses enfants « comme à la prunelle de ses yeux » – mais ni plus ni moins ; on ne les connaît pas ; on n'y pense que lorsqu'ils sont malades. C'est incroyable ce que la jeunesse dure en nous : elle n'en finit pas de mourir et nous empêche de rien voir en dehors de nous. Et puis voici, tout à coup, l'âge du déclin, les coups durs, les années de bilan et les années d'échéance ; et ce grand jeune homme qui est là, c'est notre fils : ce que nous aimons le plus au monde et ce qui nous intimide aussi le plus – peut-être parce qu'il se fait sur nous trop d'illusions, qu'il est le seul avec qui nous n'ayons pas le droit d'être tout à fait franc. Il est vrai que lorsqu'on a l'étrange destinée d'être le fils d'un homme qui « se commente lui-même par profession », si j'ose dire, en soixante-dix éditions par an, on peut connaître son père beaucoup mieux qu'il ne vous connaît lui-même. Hé oui, mon cher petit, quand tu me parles de Gide, de « faux-monnayeurs », je me demande : comment passe-t-il à travers ces cercles de feu ? Les livres ne sont mauvais que dans la mesure où ils trouvent un complice en nous. Gide serait sans pouvoir s'il n'y avait un démon pour lui ouvrir la porte secrète d'un jeune cœur et lui livrer la clef. Je crois que tu es simple et droit – et cela seul m'inquiéterait : ce que je sens en toi de terriblement tendre !

Pour la foi, je me réjouis de te sentir plus près que je n'espérais. Vois-tu, sur ce plan-là, il faut être très simple : se méfier du « sensible » (j'en ai abusé, j'en abuse…), connaître sa religion et ne pas tout baser sur « le cœur » – parce qu'aux époques de sécheresse, tout flanche. Et surtout, mon chéri, ne pas te monter la tête, ne pas attacher trop d'importance aux tentations, aux faiblesses, inévitables. « Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur », dit Saint-Jean. Le catholicisme n'est pas un système de limitations, de défenses, de préservations : il est amour. Tu préfères J.C. Tu te tiens en main, tu te gardes libre pour lui. Mais ne crois pas qu'il t'oblige à renoncer à vivre. Ce que je voudrais, c'est l'an prochain, de te voir plus soucieux de servir, moins enfermé… Mon chéri, je te souhaite de comprendre qu'il n'y a rien de plus monotone au monde que le vice et que le Christ vient rompre dans notre vie un morne enchaînement de chutes. Mais ne rougis pas de ton cœur. Et lorsque tu aimeras, recueille l'amour comme un sentiment sacré (…) Et sur ce plan-là, mon chéri, quoi qu'il doive t'arriver, quelles que soient tes difficultés, dis-toi bien qu'il n'y a personne au monde qui peut te comprendre, te guider, te conseiller avec plus (je ne dirai pas d'indulgence, car je n'aurai rien à te pardonner) mais, je crois, de compréhension et d'amour…
À bientôt mon chéri, mon grand garçon, mon ami, mon fils bien-aimé,

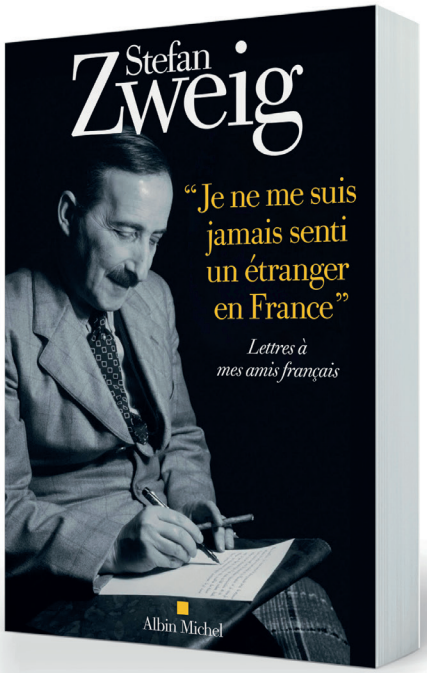
François

»

« Stefan Zweig à André Suarès

15, rue de Beaujolais,
Hôtel Beaujolais
21. III. 1913

Monsieur et cher maître, recevez l'expression de ma plus sincère gratitude pour le précieux envoi de votre livre et permettez-moi de vous dire combien j'ai senti sa beauté et sa grandeur. Vous avez réalisé une synthèse admirable de l'unité d'un sentiment (sentiment suprême et saint) et de toute la variation de ses formes, facettes luisantes d'un cristal dur et éternel. J'étais ému sans être triste, au contraire, j'éprouvais cette dernière reconnaissance pour la vie, qu'elle permet même à la douleur la grandiosité et la beauté. Je sens très bien que je m'exprime peu habilement en Français et j'en souffre d'autant plus que je fais dans ma langue maternelle toujours le suprême effort vers la précision et l'intensité de la parole. Mais heureusement les sentiments les plus unis sont aussi les plus faciles à exprimer, ils se bornent souvent à une seule parole et je trouve la mienne dans une gratitude pour une émotion inoubliable, fondée dans mon cœur avec vos paroles. Comme je le trouve grand de sauver une vie déjà perdue, de la tenir grande et puissante dans la mémoire de tous, qui n'ont jamais pu approcher à cette même vie, de lui gagner des amis après sa mort et des frères à son âme.
Je suis allé (avec le plus grand de nos poètes allemands Rainer Maria Rilke) [tenter] de me procurer les livres de vous, que je ne possédais pas encore et j'ai réussi en partie. Croyez-moi, que vous me trouverez prêt pour gagner à votre œuvre (non la grande gloire, que vous ne désirez pas), mais la possibilité d'accès pour tous ceux qui aiment l'art sincère et profond. J'attends avec impatience le Beethoven et je viens d'écrire au Insel-Verlag. Mais je peux vous promettre en tout cas l'édition Allemande, seulement je crois que le Insel-Verlag serait particulièrement heureux, s'il pouvait éditer le livre à la même époque pour avoir quasi une édition originale de Suarès. Mais ce sont des détails et presque des affaires. Et je n'ai voulu aujourd'hui que vous dire, comment je suis encore ému par votre beau livre et combien je serais heureux, de le dire à mes amis et à ceux, qui veulent entendre. N'oubliez pas, cher monsieur et maître, que je me ferai toujours honneur de vous fournir des renseignements ou de vous être utile en Allemagne, et croyez-moi toujours à votre disposition.
Votre respectueusement dévoué.
Stefan Zweig »



Stefan Zweig

"Je ne me suis jamais senti un étranger en France"

Lettres à mes amis français

CORRESPONDANCE RÉUNIE, ANNOTÉE ET PRÉFACÉE
PAR BRIGITTE VERGNE-CAIN ET CLAUDINE DELPHIS-GOETTMAN

Stefan Zweig a élu la France comme la patrie de son cœur. Ces 400 lettres inédites écrites directement en français témoignent de cet amour de l'écrivain autrichien, qui fut et qui reste réciproque.

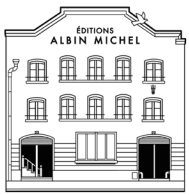
PARUTION **NOVEMBRE 2025**

« Je ne me suis jamais senti un étranger en France. J'ai beaucoup vécu à Paris dans ma jeunesse. Ah ! cette atmosphère humaine, amicale, sans pompe ni faste, cette atmosphère de camaraderie que j'étais sûr de trouver chez mon ami Georges Duhamel, alors médecin, chez mon ami Jules Romains, professeur de lycée, est de celles que l'on n'oublie pas… », déclare Stefan Zweig dans une interview parue dans *Marianne*, le 24 avril 1940. Dans *L'Intransigeant*, il précise : « j'ai beaucoup fréquenté Paul Valéry, André Gide, Paul Fort, que j'accompagnais à La Closerie des Lilas, Romain Rolland, Charles Vildrac, Georges Duhamel, et Jules Romains ». Zweig cite des écrivains célèbres, nobélisés, nobélisables. Mais qui sait aujourd'hui qu'il fut en relation aussi avec Vercors, Étiemble, Marie Bonaparte, André Maurois, Bernard Grasset, Jean Guéhenno, André Suarès, Roger Martin du Gard, Henri Barbusse, etc. ? C'est toute la vie des lettres en France dont il fut partie prenante et que sa correspondance nous fait revivre.

Brigitte Vergne-Cain, agrégée d'allemand, coresponsable de la collection bilingue (domaine allemand) au Livre de Poche, est traductrice. De Stefan Zweig, elle a notamment traduit *J'aimerais penser que je vous manque un peu, Lettres à Lotte*, ainsi que *Pas de défaite pour l'esprit libre* (Éditions Albin Michel, 2023).

Claudine Delphis-Goettmann a été professeure émérite en civilisation germanique (Université Paris 7 – Paris Diderot, UFR EILA).

NOTES


ÉDITIONS
ALBIN MICHEL

CONTACTS

RELATIONS PRESSE

Direction

Florence GODFERNAUX
01 42 79 10 06
florence.godfernaux@albin-michel.fr

National

Aurélie DELFLY
01 42 79 18 98
aurelie.delfly@albin-michel.fr

Sandrine PERRIER-REPLEIN
01 42 79 19 04
sandrine.perrier-replein@albin-michel.fr

Frédérique PONS
01 42 79 10 93
frederique.pons@albin-michel.fr

Régions, Belgique, Suisse

Yasmine OUANNANE
01 42 79 18 86
yasmine.ouannane@albin-michel.fr

SERVICE COMMERCIAL

Direction

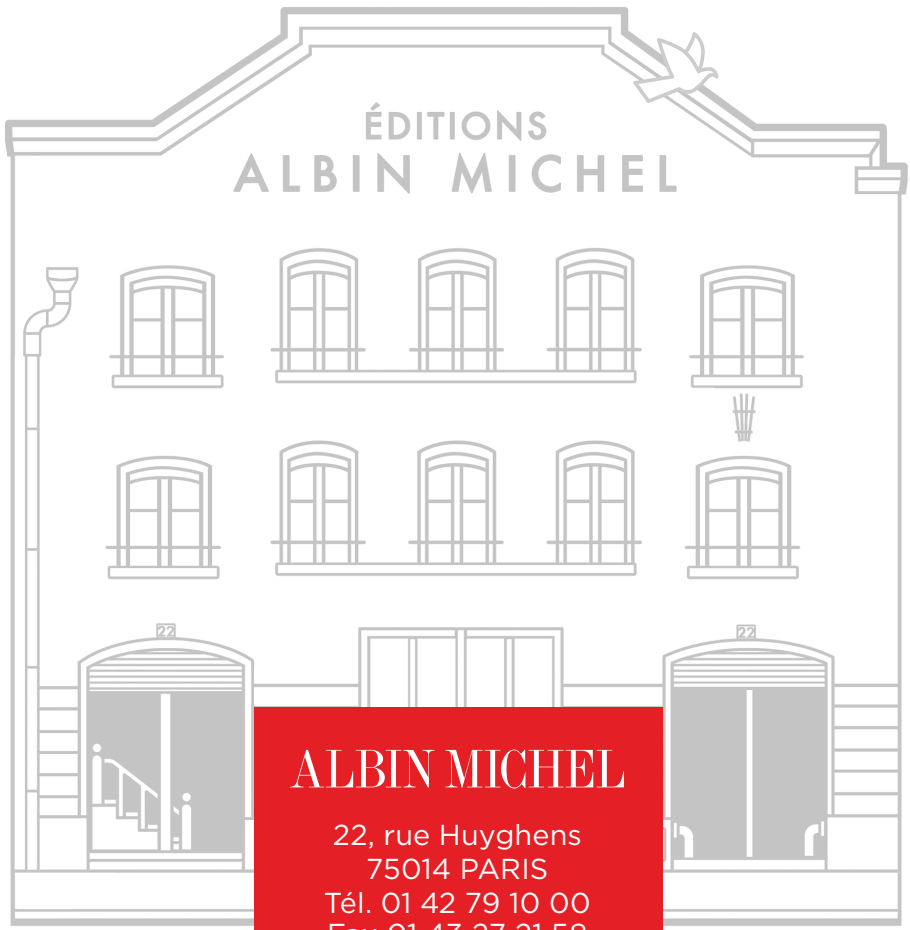
Nathalie COLLARD
01 42 79 10 88
nathalie.collard@albin-michel.fr

Relation libraires

Rémy VERNE
01 42 79 18 93
remy.verne@albin-michel.fr

Sandrine DELESTRE
01 42 79 19 07
sandrine.delestre@albin-michel.fr

Juliette DUCHEMIN
01 42 79 19 08
juliette.duchemin@albin-michel.fr



ALBIN MICHEL

22, rue Huyghens
75014 PARIS
Tél. 01 42 79 10 00
Fax 01 43 27 21 58

www.albin-michel.fr

9666107
9 782226 504692

© D'après l'illustration de DELIUS pour le livre *L'art du cocktail* (Albin Michel 2024).